

Lecture du soir... Lecture du matin...

UN SUJET QUI M'EST CHER...

COMMENT L'ART EST-IL UNE VOIE D'ACCÈS À DIEU ?



L'art chrétien est une expression du rapport de l'homme au Dieu créateur. La création artistique est une voie privilégiée pour rejoindre l'homme moderne dans sa recherche du mystère, dès lors que l'artiste se nourrit d'un dialogue vrai et constant avec l'Église.

L'art est depuis toujours une voie d'accès à Dieu, un chemin vers la beauté. L'Écriture Sainte célèbre la beauté dès l'origine. Devant la création artistique, l'homme peut s'ouvrir à quelque chose qui le dépasse, à quelque chose qui est au-dessus de lui. Il existe une conception chrétienne de l'art comme chemin de vérité qui renvoie à la beauté, qui révèle la beauté. C'est le sens de l'art chrétien. La beauté est promesse et splendeur de la vérité et de la bonté, c'est-à-dire de Dieu. Dieu est beau et bon. Le Christ est « le plus beau des enfants des hommes » (Ps 44, 3) et le « beau pasteur » (Jn 10, 11) venu rendre à l'homme sa beauté première.

Une voie vers le transcendant

La philosophe française Simone Weil, écrivait : « *Dans tout ce qui suscite en nous le sentiment pur et authentique de la beauté, il y a réellement la présence de Dieu. Il y a presque une incarnation de Dieu dans le monde, dont la beauté est le signe.* » Et Benoît XVI, qui cite ce passage de Simone Weil, écrit : « *La beauté – de celle qui se manifeste dans l'univers et dans la nature à celle qui s'exprime à travers les créations artistiques – peut devenir une voie vers le transcendant, vers le mystère ultime, vers Dieu, précisément en raison de sa capacité essentielle à ouvrir et élargir les horizons de la conscience humaine, à la renvoyer au-delà d'elle-même, à se pencher sur l'abîme de l'infini.* »

« *La beauté authentique ouvre le cœur humain à la nostalgie, au désir profond de connaître, d'aimer, d'aller vers l'autre, vers ce qui est au-delà de soi. Si nous laissons la beauté nous toucher profondément, nous blesser, nous ouvrir les yeux, nous redécouvrons la joie de la vision, la capacité de saisir le sens profond de notre existence, le mystère qui nous enveloppe et auquel nous pouvons puiser la plénitude, le bonheur et la passion de l'engagement quotidien* », affirme encore le pape Jean Paul II dans son discours aux artistes en 1999.

Le monde d'aujourd'hui n'est pas indifférent à l'art, bien au contraire

Le monde d'aujourd'hui est marqué et traversé par une sorte d'hyper-sensibilité, en tout cas d'hyper-sollicitation visuelle. Parmi toutes ces images, dont certaines peuvent pervertir le regard, l'art est capable de toucher et de rejoindre l'homme moderne qui cherche Dieu sans le savoir, et qui doit apprendre à regarder, car « *le regard que je pose sur l'autre décide de mon humanité* » (Benoît XVI).

L'art, sous toutes ses formes, envahit les sociétés contemporaines, à tel point qu'il est parfois devenu un produit de consommation. Les hommes et les femmes de notre temps sont ainsi plus susceptibles de s'ouvrir à la rencontre avec Dieu par cette voie d'accès, ce chemin qu'est la beauté. Cela rejoint les interrogations sur la question du regard. On voit beaucoup de choses, dans une sorte de boulimie d'images, mais on ne sait plus regarder. Cela vaut aussi dans l'éducation : on voit les jeunes mais on ne les regarde pas : les regarder, cela relève de la conversion.



L'ÉLECTION DE JOSEPH COMME ÉPOUX DE MARIE

Ce codex de Predis, réalisé en 1476 et conservé à Turien (Italie) présente une iconographie rare de saint Joseph tiré du proto-évangile de Jacques. L'histoire raconte que le prêtre Zacharie convoqua tous les veufs de Judée qui devaient chacun apporter "une baguette" : "Marie sera la femme de celui à qui le Seigneur Dieu montrera un signe". Et c'est Joseph le charpentier qui reçut ce signe : une colombe sortit de sa baguette et se posa sur sa tête. "Joseph, Joseph, c'est toi qui es désigné par le sort pour prendre sous ta garde la vierge du Seigneur ».

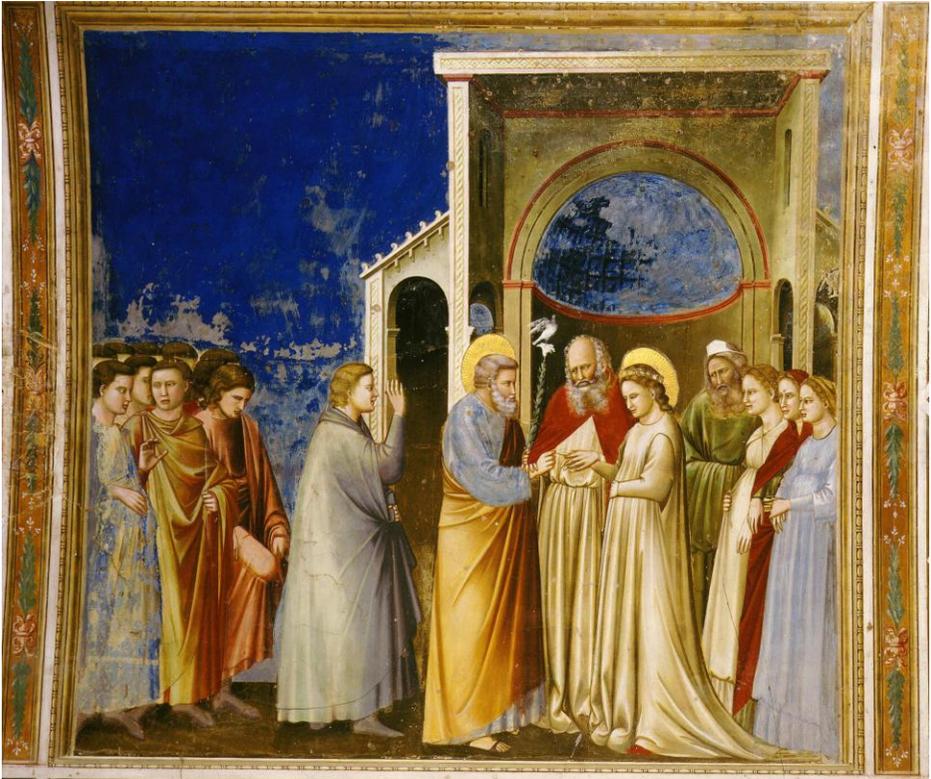
© Herma Silver / Aurimages

Si l'on apprend à regarder on voit Dieu

C'est le merveilleux titre du livre du père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus *Je veux voir Dieu*. Oui, notre Dieu a cela d'extraordinaire qu'il se donne à voir, à toucher même, qu'il permet donc une expérience sensible de la foi.

Pendant très longtemps, les théologiens prônaient la beauté comme une expérience « dernière » : la beauté venait après la bonté et la

vérité. C'est ce que dit saint Augustin, pour ne citer qu'un seul des géants de la pensée chrétienne.



LE MARIAGE DE MARIE ET JOSEPH

La scène du mariage de Marie et Joseph apparaît très tôt dans l'iconographie chrétienne bien qu'elle ne soit pas citée dans les Évangiles. Par leur mariage s'accomplit la prophétie selon laquelle le Sauveur appartiendrait à la lignée de David. « Tout le bien du mariage est accompli chez les parents du Christ : l'enfant, la fidélité et le sacrement. L'enfant, nous le reconnaissons en le Seigneur Jésus, la fidélité en ce qu'il n'y eut aucun adultère, le sacrement en ce qu'il n'y eut aucune séparation. Une seule chose est absente : l'union charnelle », écrivait saint Augustin au Ve siècle. Un épisode illustré par Giotto au XIVe siècle pour la chapelle Scrovegni de Padoue.

© Collection Dagli Orti/Aurimages

Mais l'on peut aussi considérer la beauté comme première, comme voie d'accès à la bonté et à la vérité. C'est ce qu'Hans Urs Von

Balthasar défend. La beauté est une promesse, la gloire de Dieu manifestée, une propédeutique. La vraie beauté n'est qu'une promesse, qui, bien que belle pour elle-même, ne l'est véritablement que pour ce qu'elle promet. L'annonce du kérygme n'est pas exprimée verbalement. Elle se donne à voir, à toucher. Elle montre le Verbe.

« La beauté sauvera le monde »

Les derniers papes se sont adressés aux artistes dans cet esprit, en rejoignant la pensée d'Hans Urs Von Balthasar qui considérait que la beauté était une promesse qui ouvre à la bonté et à la vérité. On cite souvent la phrase de Dostoïevski : « *La beauté sauvera le monde.* » Elle est extraite du roman *l'Idiot* (1868) dans lequel Hippolyte Terentiev, un jeune homme, s'adresse au prince Mychkine le héros du roman : « *Est-ce vrai Prince, vous avez dit un jour que la beauté sauvera le monde. Messieurs, s'adressant à tous avec vigueur, le prince affirme que le monde sera sauvé par la beauté, mais quelle beauté sauvera le monde ?* » Et le prince ne répond pas. La réponse chrétienne est qu'il y a plusieurs beautés sensibles, esthétiques, mais qu'elles ne reflètent qu'une seule beauté qui est Dieu. La première beauté esthétique touche de manière sensible, c'est-à-dire par les sens, la vue et l'ouïe notamment. Mais elle ne peut se suffire à elle-même. Une beauté qui n'a d'autre ambition que de nous donner du plaisir s'évanouira avec l'émotion qu'elle produit. Mais l'expérience sensible du beau, celle que prônait Socrate, permet d'accéder à une seconde beauté, métaphysique et éthique, celle de Platon, où le beau est identifié au vrai et au bien.

Il faut rechercher cette beauté

Il faut rechercher, poursuivre cette beauté qui doit être ordonnée à la Beauté pour être vraiment belle. Sans cela, la beauté, qui apparaît d'ailleurs ambivalente dans les Écritures, peut pervertir : « *Au lieu de faire sortir les hommes d'eux-mêmes pour les ouvrir à des horizons de véritable liberté, en les attirant vers le haut, elle les emprisonne en eux-mêmes et les rend encore plus esclaves, privés d'espérance et de joie. Il s'agit d'une beauté séduisante mais hypocrite, qui éveille le désir, la volonté de puissance, de possession et de domination, et qui se*

transforme bien vite en son contraire, prenant le visage de l'obscénité, de la transgression ou de la provocation gratuite » (Benoît XVI).



LE REPOS PENDANT LA FUITE EN ÉGYPTÉ

La scène du repos pendant la fuite en Égypte fait partie de ces petites scènes secondaires, mais ô combien charmantes, qui donnent à voir la relation intime qui lie la Vierge à son Fils. Tandis qu'elle l'allaite ou le berce pour l'endormir, Joseph est souvent affairé à des occupations terrestres comme la recherche de nourriture. Ici, on l'aperçoit à gauche ; il se dirige vers la Vierge et l'Enfant, un petit pot à la main. On le représente parfois assis près d'eux, spectateur de la relation entre la mère et l'Enfant, ou bien profondément endormi.

© Alfredo Dagli Orti

Le dialogue entre les artistes et l'Église

Pour donner force, puissance et sens à son œuvre, l'artiste a besoin d'aller puiser à la source et de s'appuyer sur les pasteurs. L'art chrétien serait-il mort ? Non ! On associe l'art chrétien à l'art figuratif : le lien entre art et incarnation explique un tel rapprochement. Notre Dieu, en se faisant homme, s'est donné à voir, donc à représenter. Mais l'art chrétien peut malgré tout, et l'histoire l'a prouvé, emprunter les

chemins de l'abstraction. Il existe aujourd'hui de grands artistes chrétiens, des artistes courageux. Mais il y a aussi urgence que se noue, se re-noue, un vrai dialogue entre les artistes et l'Église car l'art chrétien ne peut s'envisager isolé de la communauté qui porte la foi.

L'Église doit redevenir inspiratrice de création

Pendant des siècles, l'art chrétien fut le fruit d'un fécond dialogue entre les artistes et les clercs, les prêtres et les théologiens. L'Église d'aujourd'hui n'est plus (ou alors exceptionnellement) mécène. Elle ne commande plus d'œuvres. Pourtant, il est essentiel, et Jean-Paul II y a invité à plusieurs reprises, que le dialogue entre magistère et art soit renoué. L'Église doit redevenir initiatrice et inspiratrice de création. Ce dialogue est nécessaire et il est fécond. Et cela peut être d'une extrême simplicité : faire découvrir une belle page d'Évangile à un artiste qui va s'en saisir pour la représenter. Tous les artistes ont besoin de cela en fait, d'être nourris. Et quelle meilleure nourriture que la parole de Dieu ? L'art chrétien ne peut pas être créé seul, de manière aut centrée. Il faut qu'il émerge des richesses de la communauté tout entière, ce qui passe par le dialogue.

Paul VI s'adressait ainsi aux artistes : *« Nous avons besoin de vous. Notre ministère a besoin de votre collaboration. Car, comme vous le savez, notre ministère est celui de prêcher et de rendre accessible et compréhensible, et même émouvant, le monde de l'esprit, de l'invisible, de l'ineffable, de Dieu. Et dans cette opération, vous êtes des maîtres. C'est votre métier, votre mission ; et votre art est celui de saisir du ciel de l'esprit ses trésors et de les revêtir de mots, de couleurs, de formes, d'accessibilité ».*

Le dialogue de l'Église et des artistes est toujours très fécond

Il y a des précédents historiques qui illustrent cette fécondité du dialogue entre l'Église et les artistes : dans la première moitié du XVI^e siècle, le monde artistique connaît une crise, « le maniérisme », qui est un moment où l'effet était poursuivi pour lui-même, au détriment même de la vérité qu'il prétendait représenter. Les critiques des protestants n'étaient ainsi pas injustifiées. Que s'est-il passé ? Lors du concile de Trente, les pères conciliaires ont demandé que la question soit envisagée, non par le magistère de l'Église, mais

pastoralement. La conséquence fut presque immédiate. Une remarquable fécondité, des chefs-d'œuvre absolus sont nés de ce dialogue entre les artistes et l'Église.

L'un des très bons exemples de cette fécondité du dialogue est l'œuvre de Caravage. Caravage est un peintre très puissant qui touche énormément les gens et qui est aussi aujourd'hui un « chemin » d'évangélisation formidable. Son œuvre s'est produite dans un dialogue constant avec l'Église, un dialogue parfois vif mais un vrai dialogue : et l'art se nourrit de cela. Il y a vraiment un devoir de la part de l'Église d'inspirer pour susciter des vocations nouvelles. Quand l'art chrétien est essoufflé, il a besoin de se renouveler en retournant à la source : l'Écriture et la prière, et en communauté, pas seul. C'est un défi pour aujourd'hui.

Sophie Mouquin

(Source : [Aleteia](#))



Sophie Mouquin est docteur en histoire de l'art, maître de conférences à l'université Charles de Gaulle Lille III et directrice des études à l'École du Louvre. Elle est responsable de la rubrique *Commentaire d'œuvre d'art* pour le mensuel *Magnificat* et a collaboré, sous la direction du père Olivier-Thomas Vénard, à la réception dans les arts visuels de *La Passion selon Mathieu dans la Bible en ses traditions*. Ses livres : avec Bernard Peyrous, *Le Dieu invisible s'est rendu visible* (Ed.

de l'Emmanuel, 2008) ; avec Claire Barbillon, *Écrire la sculpture* (Citadelles et Mazenod, 2011) ; *Le style Louis XV* (Éditions de l'Amateur, 2003)